le fixer en France par un évêché, fut choisi pour arbitre dans les conflits qui s'élevaient dans les communautés, fonda, en 1607, l'Académie florimontane, et fit paraître, en 1608, son *Introduction à la vie dévote*, dont le succès fut énorme. Ce fut en 1610 que Mme de Chantal se rendit auprès de lui à Annecy. François de Sales, qui avait formé depuis longtemps le dessein de fonder une congrégation destinée au soin des pauvres et des malades, sous le nom de *Visitation de la Vierge*, put alors réaliser son projet. Il mit à la tête de la nouvelle congrégation, érigée quelque temps après en ordre, Mme de Chantal, qui s'associa d'abord deux dames de ses amies et se dévoua entièrement au développement de cette institution charitable. En 1614, l'évêque de Genève établit des chartreux à Ripaille et des barnabites à Annecy. Dans les controverses religieuses qui s'élevèrent à cette époque, il se prononça toujours dans le sens de la modération, s'attachant à rapprocher les partis adverses. Comme Henri IV, Louis XIII voulut l'attacher à la France, et le cardinal de Retz lui proposa d'être son coadjuteur; mais François de Sales, très-attaché à son diocèse, refusa toutes les dignités qu'on lui proposa. Il était sur le point de se démettre de ses fonctions épiscopales pour vivre dans la retraite, lorsque, dans le cours d'un voyage, il mourut d'une attaque d'apoplexie à Lyon. François avait eu des relations avec les personnages les plus distingués de son temps et comptait saint Vincent de Paul au nombre de ses plus chers amis. Comme orateur sacré et comme écrivain, François de Sales se distinguait par un ascétisme que tempérait l'onction, la douceur, par un style plein de charme et d'originalité, et par les effusions d'un mysticisme qui se renfermait toutefois dans les limites de l'orthodoxie. Il fut canonisé en 1665 par Alexandre VII, et il est honoré par l'Eglise le 29 janvier. Ceux de ses ouvrages qui firent la plus grande sensation sont : l'*Introduction à la vie dévote* (1608), qui eut plus de quarante éditions et qui fut traduite dans toutes les langues, et le *Traité de l'amour de Dieu*. Ses *Œuvres complètes*, qui contiennent un grand nombre de lettres intéressantes, ont été publiées à Paris (1835, 16 vol. in-8o). En 1856, on a découvert au Mans quelques *Lettres* inédites de lui.

— Iconogr. La *Vie symbolique du bienheureux François de Sales*, par A. Gambart, publiée à Paris en 1664 (in-12), est ornée de cinquante-deux gravures d'Alb. Flamen. Des estampes retraçant la vie du même saint ont été gravées par F. Chauveau en 1657. D'autres gravures consacrées à saint François de Sales ont été exécutées par Charles Audran, Germain Audran (1683), Jean Audran, N. Bazin (d'après A. Dieu), A. Boudon, Gr. Huret, Michel Lasne, Jean Morin, etc. Gilbert Francart, élève de Rubens, a peint *Saint François de Sales recevant les hommages des anges :* ce tableau, exécuté en 1664, l'année qui a précédé celle où fut canonisé l'évêque de Genève, est placé au couvent de la Visitation de Dijon. D. Gabbiani a peint, pour l'église des Saints-Apôtres, de Florence, une composition analogue à celle de Francart, la *Gloire de saint François de Sales*. Un tableau de J. Amiconi, peint pour l'église de Notre-Dame-de-Consolation, à Venise, et qui a été gravé par Fr. Bartolozzi, représente *Saint François de Sales terrassant l'Hérésie*. Plus récemment, Alexandre Hesse a peint, dans une chapelle de l'église Saint-Sulpice, à Paris, trois compositions remarquables relatives à saint François de Sales : nous leur consacrons ci-après un article spécial. Un autre artiste de talent, M. Jobbé-Duval, a exécuté, pour une chapelle de l'église Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris, deux peintures à la cire d'un coloris un peu lourd et d'un modelé un peu sec, mais d'une belle ordonnance : l'une représente saint François de Sales commençant, à Thonon, la conversion des protestants; l'autre nous montre le même saint apportant des secours et des consolations à des paysans réduits à la misère par la chute des avalanches. Citons enfin un tableau de M. Loyer, exposé au Salon de 1864 : *Saint François de Sales dans le Chablais*.

François de Sales (LES ACTES et LA GLORIFICATION DE SAINT), peintures murales d'Alexandre Hesse (église Saint-Sulpice, à Paris). Ces peintures, qui décorent une chapelle dédiée au saint évêque de Genève, sont au nombre de trois : deux sont exécutées sur les parois verticales; la troisième, qui représente la *Glorification* du saint, orne la voûte.

Sur l'une des parois verticales, l'artiste a peint la *Prédication de saint François dans le Chablais*. Le vénérable prélat est debout sur un petit roc, à l'ombre d'un arbre au tronc vigoureux; d'une main, il tient un crucifix; de l'autre, il montre le ciel. Devant lui, quinze à vingt paysans, vieillards et enfants, jeunes hommes et jeunes femmes, les uns debout, les autres assis, d'autres agenouillés ou même prosternés, l'écoutent avec une expression de recueillement et de foi naïve. Les physionomies de ces auditeurs rustiques sont pour la plupart très-vraies, très-heureusement rendues. Quelques attitudes semblent un peu exagérées, par exemple celle d'un paysan qui s'est jeté la face contre terre, et celle d'une jeune fille qui embrasse le roc avec ses deux bras convulsivement levés. D'autres figures manquent un peu de la gravité du style religieux. « M. Alexandre Hesse, a dit M. Fournel, s'est préoccupé du pittoresque un peu plus qu'il n'était nécessaire en pareil sujet. Qu'il se soit attaché à la variété des groupes, des personnages, des attitudes, des costumes, je le conçois, et il le devait. Cette mère qui tient son poupon dans ses bras; ce mendiant caduc, couvert d'un sayon de poil de chèvre, la gourde pendue au côté et les pieds enveloppés de bandelettes; cette vieille au capuce jaunâtre; cet homme à la tête intelligente qui écoute, drapé dans son manteau et adossé à un arbre, tout cela diversifie heureusement la scène et forme autant d'épisodes étroitement liés au sujet; mais le bout de l'oreille du peintre de genre passe dans quelques détails anecdotiques ou familiers, assez peu d'accord avec la sévérité du grand style religieux : tels sont ce voyageur qui s'est arrrêté, en passant, avec son paquet suspendu sur l'épaule au bout d'un bâton, et, à l'arrière-plan, près d'une chaumière en ruine, cette paysanne qu'on voit arrivant, un pot sur la tête, comme la Perrette de La Fontaine. Mais ce ne sont là que des détails perdus dans l'ensemble et qui enlèvent peu de chose à la sérieuse valeur de l'œuvre. »

La composition qui fait vis-à-vis à celle que nous venons de décrire nous montre *Saint François de Sales remettant à sainte Françoise de Chantal les constitutions de l'ordre de la Visitation*. Vêtu de ses insignes épiscopaux, debout sur les marches d'un autel, au milieu de ses diacres, le prélat présente à la sainte, agenouillée devant lui, le livre qui contient la règle du nouvel ordre. Deux autres religieuses sont également à genoux et prient derrière leur mère. Le reste de la composition est rempli, à gauche, par des prêtres et des moines, à droite, par une foule pressée de seigneurs et de grandes dames. En haut, le ciel s'est ouvert, et on entrevoit dans une gloire la Vierge tenant entre ses bras l'enfant Jésus à qui saint Augustin montre la pieuse cérémonie. Suivant M. Fournel, cette peinture est d'un coloris moins séduisant que la précédente; elle n'en a pas la souplesse, l'aisance, la légèreté lumineuse; le dessin est parfois contourné, et le maniérisme apparaît çà et là.

Le plafond représente le saint s'élevant au ciel, guidé par un ange qui le tient par la main, et entouré d'autres anges dont l'un porte sa crosse et sa mitre, l'autre son *Introduction à la vie dévote*. Cette composition se distingue par la simplicité de son ordonnance et l'élévation du style.

FRANÇOIS-XAVIER (saint), apôtre des Indes et du Japon, né en 1506, au château de Xavier, près de Pampelune, mort dans l'île de San-Chan en 1552. Il était fils d'un conseiller de Jean III, roi de Navarre. C'était, dit un auteur contemporain, un gentilhomme accompli de manières et de sentiments; brave, honorable, généreux, facile à entraîner et très-capable lui-même d'entraîner les autres; facile à persuader et persuasif lui-même; plein d'énergie, de patience et de résolution. A vingt-deux ans, il était professeur de philosophie à l'Université de Paris. Ce fut là qu'il fit la connaissance d'Ignace de Loyola, le fameux fondateur de l'ordre des jésuites, dont il devint bientôt l'ami intime et le compagnon. Peu après, il partit à la tête de la première troupe de prosélytes envoyés en pèlerinage à Rome par Loyola. Quand Jean III, roi de Portugal, voulut convertir les Indes portugaises, il choisit Bobadilla pour chef de cette croisade, et, à défaut de celui-ci, tombé malade, son choix se reporta sur Xavier. Le vaillant missionnaire partit aussitôt pour Lisbonne, vêtu d'une soutane rapiécée, dit la chronique, et avec un bréviaire pour tout bagage. De là, il s'embarqua pour Goa, sur un navire qui portait le gouverneur de cette ville et mille hommes de troupes. Il partait rayonnant de joie, à la pensée des âmes qu'il allait arracher à l'idolâtrie. En route, il refusa la cabine qu'on lui avait réservée, dormit sur le pont avec un rouleau de cordes pour oreiller et partagea l'ordinaire des matelots, soignant ceux-ci dans leurs maladies, les amusant par ses récits et s'en faisant adorer par sa bonté et sa simplicité. Arrivé à Goa, le pieux missionnaire fut épouvanté de la dépravation des habitants, des colons européens aussi bien que des indigènes. Il se mit à parcourir les rues avec une petite sonnette pour attirer le monde et pria qu'on lui envoyât les gens pour les instruire. Il visitait les malades, les lépreux, vivant dans les hôpitaux, et pénétrant jusque dans les lieux de débauche. Après avoir prêché à Goa, sur la côte de Comorin, à Ceylan, dans l'île de Célèbes, à Méliapour, à Malacca, etc., et avoir fait, dit-on, d'innombrables conversions, et même des miracles, il passa au Japon (1549), où sa mission fut moins brillante. Enfin, après douze ans de fatigues incroyables, Xavier, entraîné par son zèle intrépide, allait passer en Chine, lorsqu'il mourut de la fièvre, dans l'île de San-Chan. Il avait fait faire des traductions en langue du pays du catéchisme, du *Credo*, des Commandements, du *Pater* et de quelques autres exercices, et les distribuait sur sa route. Il établit près du cap Comorin trente prédicateurs et pasteurs de trente églises chrétiennes, pauvres églises qui se composaient le plus souvent de simples huttes avec un crucifix. Sa canonisation eut lieu en 1622, et il est honoré le 3 décembre. Le P. Bouhours a écrit sa vie. On a de lui des *Lettres*, traduites en français par M. Léon Pagès (1854), qui y a joint une vie du saint.

— Iconogr. Un tableau de Carlo Dolci, qui appartient au palais Pitti, représente saint François-Xavier en habit de pèlerin, le bourdon au côté, un chapelet pendu à la ceinture, les yeux levés au ciel et la tête ceinte d'une auréole. Ce tableau a été gravé par V. Benucci. D'autres figures du même saint ont été peintes par Rubens (gravé par P. van Ballius), A. Dieu (gravé par N. Bazin), R. Vanni (gravé par G. Chasteau), Largillière (gravé par N. Bazin), Ch. Natoire (gravé par Jean Aubert), etc. Diverses estampes relatives à ce saint sont dues à Martin Bass, Ad. Bartsch, Michel van Lochon, Schelte a Bolswert, B. Kilian, Ch. Audran, Et. Baudet, El. Hainzelmann, G. Massi.

Rubens a peint *Saint François-Xavier prêchant aux Indes* (musée du Belvédère, à Vienne); Th. Chassériau a retracé le même sujet, dans l'église Saint-Roch, à Paris; Poussin a représenté *Saint François-Xavier ressuscitant une Japonaise* (musée du Louvre) : nous donnons ci-après la description de ces trois peintures. Un tableau représentant *Saint François-Xavier au Japon* a figuré comme œuvre de Van Dyck à la vente de la célèbre galerie de Pommersfelden (1867). Corn. Galle a gravé, d'après Erasme Quellyn, *Saint François-Xavier guérissant un malade;* F. de Louvemont a gravé, d'après Ciro Ferri, *Saint François-Xavier priant Dieu de faire cesser la peste*. Un tableau de M. Alexandre Desgoffe, commandé par le ministère de l'intérieur et exposé au Salon de 1849, représente saint François-Xavier en extase dans un paysage solitaire. La *Mort de saint François-Xavier* a été peinte par Carle Maratte (gravé par Mallia), par Palcko (gravé par Bartolozzi), par L. Giminiani (gravé par le comte de Caylus et Lesueur, dans le *Cabinet Crozat*), par M.-E.-J. Lafon (lithographié par Soulange-Teissier, 1857). Un bas-relief de Luc Breton, figurant l'*Apothéose de saint François-Xavier*, se voit au musée de Besançon.

François-Xavier évangélisant les Indiens et ressuscitant les morts (SAINT), chef-d'œuvre de Rubens; musée du Belvédère, à Vienne. Le saint missionnaire, vêtu de la robe noire de son ordre, est debout, à gauche, sur une haute estrade assez semblable à un piédestal; derrière lui est un jeune moine portant un livre sous le bras. Une foule nombreuse, composée de gens appartenant à diverses nations, est accourue pour entendre l'apôtre. Celui-ci, la main gauche levée vers le ciel, la droite tendue vers ceux qui l'entourent, a un air vraiment inspiré. A sa voix, les morts ressuscitent. Au premier plan, un homme qui vient d'être ainsi rappelé à la vie est entouré de trois femmes, dont l'une le débarrasse de son linceul, tandis que les deux autres témoignent au saint toute leur gratitude. Une femme, tenant dans ses bras son enfant mort, implore la puissance miraculeuse de l'apôtre. Un peu plus loin, un nègre soutient son maître, ressuscité. Dans le fond de la composition, s'élève un temple magnifique orné d'idoles, dont l'une vient de tomber de son piédestal sous les yeux de ses adorateurs épouvantés. Sur les nuées apparaît la Religion, ayant à la main un calice et entourée d'anges dont quelques-uns soutiennent une croix.

Ce tableau est considéré à bon droit comme un des plus beaux ouvrages de Rubens. « La composition, dit Smith, est ordonnée avec un art si consommé, la lumière et les ombres sont distribuées avec une si merveilleuse habileté et la couleur a une telle puissance, que l'effet général a une magnificence tout à fait extraordinaire. » Ce chef-d'œuvre a été gravé par Marinus.

François-Xavier ressuscitant la fille d'une Japonaise (SAINT), tableau de Poussin; musée du Louvre (no 434). La jeune fille, étendue sur sa couche funèbre, renaît à la vie; une femme, remarquable par sa beauté, lui soulève la tête; une autre, d'un âge plus avancé, placée au pied du lit, tend les bras vers la ressuscitée. Saint François et Jean Fernandez, son compagnon, prient de chaque côté du lit. Le premier, les mains jointes, lève les yeux vers le ciel où le Christ apparaît entouré d'anges. Plusieurs Japonais regardent avec étonnement et admiration cette scène miraculeuse.

Ce tableau, dans lequel Poussin a déployé ses qualités accoutumées d'expression et de style, fut peint en 1641 pour le noviciat des jésuites, à Paris, et devint la propriété du roi en 1763. Il a été gravé par Gantrel, par P. Drevet et dans le recueil de Landon (III, pl. 23). On nous saura gré de reproduire ici l'appréciation que Sauval a faite de ce chef-d'œuvre dans son livre sur les *Antiquités de la ville de Paris* (I, p. 462). « Poussin a disposé ses figures en sorte qu'elles voient toutes le miracle, et a remué leurs passions avec un jugement et une adresse qui lui est toute particulière. Il a conduit et manié leur douleur et leur joie par degrés, à proportion des degrés du sang et de l'intérêt, ce qui paraît visiblement sur leurs visages et par leurs attitudes toutes différentes. L'un s'étonne du miracle, l'autre en doute; l'un, par sa gaieté, témoigne son contentement; l'autre, par la continuation de sa tristesse, montre qu'il ne s'en rapporte ni au récit d'autrui, ni à sa vue. La femme, au chevet du lit, est plantée et courbée avec une science et une force toute spirituelle et tout à fait merveilleuse. On remarque dans les yeux, la bouche, le mouvement des bras, les plis du visage et toutes les actions de l'autre qui est au pied du lit, que la douleur qui s'était emparée de son âme ne cède qu'à grande force à la joie... Il n'y a que Poussin au monde capable d'exprimer ce combat de passions si opposées dans une même personne et sur un même visage... La figure du Christ est toute majestueuse et divine; elle est si finie dans toutes ses parties, qu'il n'y a que le seul Raphaël qui en puisse faire une semblable. »

FRANÇOIS Ier, roi de France, né à Cognac en 1494, fils de Charles, comte d'Angoulême, cousin germain de Louis XII, et de Louise de Savoie. Le roi n'ayant pas d'enfant mâle, le jeune François se trouvait, comme son plus proche parent, l'héritier présomptif de la couronne. Le sire de Boisy, son précepteur, s'efforça de lui inspirer, avec le goût des armes, l'amour des lettres et des arts; il y réussit en partie; mais malheureusement c'est presque uniquement dans les romans de chevalerie que le jeune prince puisa son instruction et jusqu'à ses idées sur le gouvernement et sur les prérogatives de la royauté. En 1515, il succéda à Louis XII, dont il avait épousé la fille Claude de France. Les débuts de son règne furent extrêmement brillants au point de vue militaire : héritier des prétentions de Louis XII sur le Milanais, il descendit en Italie, battit les Suisses au service du duc de Milan, à la sanglante bataille de Marignan, qui dura deux jours et qui fut appelée le *combat des géants*, et entra en triomphe dans Milan, dépouilla le duc Maximilien Sforza de ses Etats, mais lui donna une pension considérable pour aller vivre en France, et gagna les Suisses en signant avec eux un traité de paix, qui fut complété l'année suivante sous le nom de *paix perpétuelle* entre la France et la Suisse. Après avoir ainsi brisé la ligue de ses ennemis, il se rapprocha du pape Léon X et signa avec lui le *concordat*, beaucoup plus avantageux, d'ailleurs, au saint-siége qu'à la France (v. CONCORDAT). Par le traité de Noyon, signé l'année suivante (1516) avec Charles d'Autriche qui venait de monter sur le trône d'Espagne, par l'alliance avec Venise (1517) et avec l'Angleterre (1518), qui rendait Tournay, il acheva la pacification de l'Europe, et se trouva dès lors un des plus puissants princes de la chrétienté. A la mort de Maximilien Ier, l'empire vacant se trouva revendiqué par Charles d'Autriche, son petit-fils, et par François Ier, qui n'avait pas d'autres titres que les mulets chargés d'or qu'il envoya aux électeurs pour enlever leurs suffrages. Il se vit néanmoins préférer son rival, devenu dès lors, sous le nom de Charles-Quint, chef d'un empire immense. De là cette rivalité fameuse entre les maisons de France et d'Autriche, qui dura tant d'années et qui donna lieu à tant de guerres. Les deux compétiteurs s'étaient juré de rester amis, quel que fût le résultat de l'élection; mais tous deux n'attendaient qu'un prétexte pour éclater. François Ier, jugeant la lutte imminente, ulcéré, d'ailleurs, par l'humiliation de son insuccès, prépara une alliance avec le roi d'Angleterre Henri VIII, et se rencontra avec lui au *Camp du drap d'or* (1520); mais cette entrevue ne répondit pas à son attente, et il vit même plus tard le roi d'Angleterre se déclarer contre lui. La guerre éclata dans la même année; elle eut trois théâtres principaux : 1o le nord de la France, d'où les impériaux furent repoussés en Flandre et où ils eussent été écrasés complétement sans l'incapacité militaire de François Ier, incapacité que ne compensait pas sa brillante valeur personnelle; ils échouèrent également devant Mézières, défendue par Bayard (1521); 2o les Pyrénées, où les Français, commandés par Lesparre, subirent une défaite; 3o l'Italie, où Lautrec, à la tête des mercenaires suisses qu'il ne pouvait solder, fut vaincu à la Bicoque (1522) et perdit le Milanais. Bientôt une ligue formidable, composée du pape, de l'empereur, de l'Angleterre, du duc de Milan et des républiques italiennes, se forma contre la France, et une suite de revers pour notre pays en fut la conséquence. La défection du connétable de Bourbon, qui, poussé à bout par les persécutions de Louise de Savoie, passa à l'empereur; l'invasion de la Picardie par les Anglais et les impériaux; les défaites de Bonnivet en Italie; la mort de l'illustre Bayard, tué à Rebec, pendant la retraite; l'invasion de la Provence par Bourbon et Pescaire, signalèrent cette nouvelle période de la lutte. Le roi de France franchit enfin les Alpes et descendit de nouveau en Italie; mais ce prince, à la fois très-brave et très-incapable, commit la faute de disséminer ses forces, puis celle d'attaquer l'ennemi non loin de Pavie, au lieu de l'attendre dans ses retranchements, comme c'était l'avis des meilleurs généraux, et il fut vaincu et fait prisonnier (1525). C'est alors qu'il écrivit ces deux lettres fameuses, l'une à Charles-Quint, pour implorer sa pitié, l'autre à sa mère, Louise de Savoie, pour lui annoncer sa défaite. C'est dans cette dernière, suivant la tradition, que se trouverait la phrase : « Tout est perdu fors l'honneur. » Mais il est prouvé que cette parole est du nombre de celles que les historiens ont arrangées pour produire plus d'effet et donner du relief aux citations. L'original contient une phrase qui répond à peu près à la même idée, mais qui a moins de concision et de fierté. La voici : « Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demouré que l'honneur et la vie, qui est sauve... » Emmené captif à Madrid, il y fut, dit-on, traité avec rigueur, et eut la pusillanimité de souscrire aux conditions honteuses que lui imposait son ennemi pour lui rendre sa liberté. Par le traité de Madrid (1526), il renonçait à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, et cédait entièrement le duché de Bourgogne, la vicomté d'Auxonne, le Charolais, etc., c'est-à-dire le quart de la France, plus le Milanais, Gênes et Asti. De retour en France, le roi chevalier voulut réparer son manque de courage par un manque de foi, et chercha les moyens de fausser sa parole et sa signature. Il s'adressa aux états de Bourgogne, aux princes, aux grands et aux évêques, et fit déclarer par eux que le roi ne pouvait aliéner son patrimoine. Charles-Quint se contenta de dire : « Il lui suffit, pour remplir ses engagements, de revenir à Madrid. » François Ier n'y était nullement disposé. Une deuxième guerre éclata, pendant laquelle il ne commit que des inepties et des lâchetés. Assuré du concours de Henri VIII et de l'appui des Italiens, il poussa ces derniers à la guerre et, infidèle à tous ses engagements envers eux, laissa ravager leur pays par les Allemands et les Espagnols : les bandes du connétable de Bourbon, comme celles d'Alaric, livrèrent Rome au pillage et à la dévastation (1527). Il envoya néanmoins devant Naples une armée commandée par Lautrec, mais il la laissa périr de misère, et dégoûta de son service l'amiral André Doria, qui passa à l'empereur avec ses galères. Egalement épuisés, les deux ennemis signèrent à Cambrai le traité nommé la *paix des dames* (1529), parce qu'elle avait été négociée par Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche. François Ier protesta encore contre ce traité qu'il avait signé, et, quelques années plus tard, il saisit le prétexte du supplice d'un agent français accusé de meurtre, à Milan, pour recommencer la guerre. Il conquit d'abord la Savoie (1535), puis Turin (1536), et employa, pour repousser les impériaux de la Provence qu'ils avaient envahie, une mesure affreuse, qui serait un crime même en pays ennemi. Par ses ordres, le connétable de Montmorency livra à la dévastation tout le pays sitné entre la mer et la Durance, le Rhône et les Alpes. L'armée impériale, décimée, en effet, par la famine et les maladies, repassa les Alpes. Un nouveau traité de paix (1538), ou plutôt une trêve, fut signé à Nice et amena une alliance momentanée entre les deux souverains. L'année suivante, François Ier accorda à l'empereur et à son armée, sous la promesse vague de la cession du Milanais, le passage à travers ses Etats, afin qu'il pût aller plus promptement châtier les Gantois révoltés. La guerre éclata de nouveau en 1542. De concert avec les Turcs, le roi de France attaqua de nouveau l'empire en Italie et en Allemagne; mais, malgré la victoire de Cérisoles (1544), il n'en fut pas moins obligé, par la marche des ennemis à travers la Picardie, de signer le traité de Crespy (1544), par lequel il renonçait à ses prétentions sur l'Aragon, Naples, la Flandre, l'Artois, Milan, Asti, mais qui garantissait du moins l'intégrité de la France. Le reste de son règne ne fut plus troublé par la guerre extérieure. Ces luttes d'ambition avaient au moins eu pour résultats généraux de créer à Charles-Quint des obstacles à la réalisation de ses projets de monarchie universelle. François Ier, avec ses idées particulières sur la chevalerie, fut surtout le roi de la noblesse de cour; il n'admettait point le contrôle des parlements, des états généraux et du tiers état, voulant, comme il le répétait, mettre la royauté *hors de pages*. Aussi brisa-t-il les résistances du parlement chaque fois qu'il voulut opposer une faible barrière au pouvoir absolu, notamment à l'occasion du privilége exclusif de chasse accordé aux seigneurs et aux gentilshommes (1516), ainsi que dans l'affaire du concordat. Le premier, il adopta dans ses édits la formule *car tel est notre bon plaisir*, qui consacrait l'absolutisme. En même temps, il livra l'administration de la justice à l'arbitraire des commissions royales, aliéna des domaines royaux et vendit les charges de judicature et de finances pour subvenir aux dépenses de ses guerres, à ses folles prodigalités et à l'avidité de ses favoris et de ses maîtresses. En matière religieuse, il se montra tour à tour persécuteur et tolérant, au gré de ses intérêts ou de ses caprices. On ne saurait oublier ses édits cruels contre les protestants, le supplice de l'infortuné Dolet (1546), de Berquin (1529), les auto-da-fé de 1535, dans plusieurs villes de France (au moment même de son alliance avec les Turcs), et surtout l'horrible massacre de Mérindol, de Chabrières et de vingt autres villages de la Provence. On lui fait l'honneur de la restauration des lettres; on veut rattacher à son règne l'admirable mouvement de la Renaissance; mais d'autres prétendent aussi que la réforme religieuse a eu la part la plus considérable dans cette résurrection, déjà commencée d'ailleurs depuis longtemps en Italie. C'est une question qui n'est pas encore complétement tranchée. Quoi qu'il en soit, François Ier, malgré bien des déviations, des réactions et des écarts, a mérité en partie le titre de *Père des lettres* que la flatterie lui avait décerné. Il protégea l'imprimerie, cet instrument de tous les progrès; et si, plus tard, il poussa la déraison jusqu'à la proscrire sous peine de mort, il revint sur cette détermination insensée. Et, d'ailleurs, cet édit ne paraît pas avoir jamais reçu d'exécution. Dans tous les cas, l'élan une fois donné, nulle puissance humaine ne pouvait plus la frapper de paralysie. La fondation de l'imprimerie royale; celle du Collége de France, où s'épanouit un haut enseignement libre en dehors de l'Université et de la Sorbonne; la prescription de la langue nationale pour les actes de l'Etat (édit de Villers-Cotterets, 1539); la protection constante dont il couvrit le puissant satirique Rabelais; l'impulsion donnée à l'instruction publique par les encouragements et les secours accordés à une foule de savants français ou étrangers; tous ces faits achèvent de justifier les éloges (un peu exagérés, toutefois) qui ont été donnés à ce prince comme restaurateur des lettres. Il ne protégea pas avec moins de zèle les beaux-arts, et, pour en propager la culture aussi bien que pour décorer les résidences royales, il appela d'Italie les grands maîtres de la peinture, de la statuaire et de l'architecture, Léonard de Vinci, le Rosso, Primatice, etc. Ce côté brillant de son règne n'en peut faire oublier les côtés mauvais, la tyrannie administrative, la destruction de toute liberté, l'exclusion de la nation des affaires publiques, la France jetée aux aventures, aux abîmes, par l'ambition et la vanité décorées du nom d'esprit chevaleresque, le gouvernement de favorites troublant l'Etat de leurs intrigues et l'épuisant par leur insatiable avidité, le scandale des débauches royales, les exigences fiscales, la dilapidation des ressources publiques, la subalternisation de la justice, etc. François Ier mourut en 1547, au château de Rambouillet, après neuf ans de souffrances, et d'une maladie qui paraît avoir été la suite de ses débauches (v. FERRONNIÈRE [la belle]). Il avait composé beaucoup de vers. M. Champollion-Figeac les a publiés avec des lettres et des documents inédits (notamment sur la captivité du roi), dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*. Ces poésies n'ont rien de remarquable; nous ne pouvons cependant nous dispenser d'en donner quelques petits spécimens. Voici le premier couplet d'une ballade :

> Etant seulet auprès d'une fenestre,
> Par un matin comme le jour poignoit,
> Je regardai l'aurore à main senestre,
> Qui à Phœbus le chemin enseignoit,
> Et d'autre part ma mie qui peignoit
> Son chef doré, et vis ses luisans yeux
> Dont me jetoit un trait si gracieux,
> Qu'à haute voix je fus contraint de dire :
> « Dieux immortels, entrez dedans vos cieux,
> Car la beauté de ceste vous empire. »

Outre cette ballade, on a de François Ier : deux quatrains, une épitaphe de la fameuse Laure, trois huitains, un dizain et une chanson.

> Ores que l'ay sous ma loy,
> Plus je règne aymant que roy.
> C'est Fortune qui guerdonne;
> Mais le cœur d'elle est le throne
> Où veut s'asseoir mon amour.
> Adieu! visages de cour :
> Pour cœurs faulx sont les faulx biens;
> En elle sont tous les miens.
> Ores que l'ay sous ma loy,
> Plus je règne aymant que roy.

Celles de ses poésies qui ont quelque mérite sont généralement attribuées à Marot ou à Saint-Gelais.

Voici le jugement porté sur François Ier par Robertson : « François commit des fautes graves et multipliées, et dans sa conduite politique, et dans son administration intérieure; mais il fut humain, bienfaisant, généreux; il avait de la dignité sans orgueil, de l'affabilité sans bassesse, et de la politesse sans fausseté; il était aimé et respecté de tous ceux qui approchaient de sa personne, et tout homme de mérite avait accès auprès de lui. Séduits par les qualités de l'homme, ses sujets oublièrent les défauts du monarque; ils l'admiraient comme le gentilhomme le plus accompli de son royaume, et ils se soumirent sans murmurer à des actes d'administration vigoureuse qu'ils n'auraient pas pardonnés à un prince moins aimable. Il semble cependant que cette admiration aurait dû n'être que momentanée et mourir avec les courtisans de ce monarque; l'illusion qui naissait de ses vertus privées a dû se dissiper, et la postérité devrait juger sa conduite publique avec son impartialité ordinaire; mais cet effet naturel a été contre-balancé par une autre circonstance, et le nom de François a passé à la postérité avec une gloire dont le temps n'a fait qu'augmenter l'éclat. Avant son règne, les sciences et les arts avaient fait peu de progrès en France; François Ier les prit sous sa protection; il voulut égaler Léon X par l'ardeur et la magnificence avec laquelle il encouragea les lettres; il appela les savants à sa cour, il les employa dans les affaires, il les éleva aux dignités et les honora de sa confiance. Les gens de lettres ne sont pas moins flattés d'être traités avec la distinction qu'ils croient mériter, que disposés à se plaindre lorsqu'on leur refuse les égards qui leur sont dus; ils crurent qu'ils ne pouvaient porter trop loin leur reconnaissance pour un protecteur si généreux, et célébrèrent à l'envi ses vertus et ses talents. Le titre de *Père des lettres* a rendu sa mémoire sacrée chez les historiens; ils semblent avoir regardé comme une sorte d'impiété de relever ses faiblesses et de censurer ses défauts. »

François Ier (PORTRAIT DE), tableau du Titien, musée du Louvre. Le roi de France est représenté de profil, coiffé d'une espèce de toque de velours noir ornée d'une plume blanche et d'un bouton de diamant; il porte encore un cordon d'or d'où pend une médaille. Son pourpoint de satin rouge est recouvert d'un habit doublé de fourrure et tailladé. Sa main est posée sur la garde de son épée.

Cette figure, vue à mi-corps et de grandeur naturelle, donne bien l'idée du prince aux formes athlétiques, au caractère chevaleresque et au tempérament sensuel que les historiens nous ont fait connaître. Il est peint avec une remarquable fermeté et une riche couleur. Toutefois, il n'a pas cette expression profonde et cette animation qui distinguent les beaux portraits du même maître; si l'on remarque, de plus, qu'il est vu de profil, particularité dont il n'y a pas d'autre exemple dans les portraits exécutés par le Titien, on est amené à admettre comme exacte la conjecture du savant amateur Mariette, qui suppose que ce portrait de François Ier a été peint d'après une médaille et non d'après nature. Cette hypothèse, que Waagen, Otto Mundler et d'autres connaisseurs ont adoptée, est confirmée, d'ailleurs, par les renseignements historiques. François Ier ne vint en Italie que deux fois : la première fois, en 1515, lorsqu'il eut une conférence à Bologne avec Léon X : il n'avait alors que vingt et un ans; la deuxième fois, en 1525, année où il livra la fatale bataille de Pavie, après laquelle il fut conduit en Espagne. Or, Vasari cite deux portraits de François Ier peints d'après nature par le Titien, l'un représentant ce prince quand il était jeune, l'autre exécuté peu de temps après celui du doge Grimani (mort en 1523), « lorsque le roi quitta l'Italie pour retourner en France. » Le premier de ces portraits, exécuté sans doute en 1515, ornait, au dire de Vasari, le palais du duc d'Urbin. Le second fut-il peint en 1525? Il est difficile d'admettre qu'à cette époque tourmentée de son histoire le roi de France ait trouvé le temps de poser devant un peintre. En tout cas, Vasari se serait trompé en disant que François Ier retourna en France après l'exécution de ce second portrait. Dans le tableau du Louvre, le roi paraît âgé d'au moins trente-cinq ans, ce qui porterait à 1530 environ la date de l'exécution de cet ouvrage.

Ce tableau a été gravé par G.-E. Petit, par J.-B. Massard (*Musée français*), par Leroux, par J. Moyreau, etc. Il y en a une copie peinte par Naigeon au musée de Versailles.

Le musée du Louvre a trois intéressants portraits de François Ier attribués à Clouet et à son école. Au musée des Offices, à Florence, est un petit portrait équestre du même prince, attribué autrefois à Holbein et qui a été restitué à François Clouet. On a également attribué à Holbein un portrait qui a fait partie de la célèbre galerie Giustiniani, et qui représente François Ier coiffé d'une toque noire, enrichie de perles et surmontée d'une plume blanche. Un portrait de ce roi, qui se voyait autrefois à Fontainebleau et qui était attribué à Raphaël, a été gravé par J. de Bie. D'autres portraits ont été gravés au XVIe siècle par D. Hopfer et J. Binck.

François Ier (TOMBEAU DE), dans l'église de Saint-Denis. Ce monument, que Henri II fit commencer en 1552, est une des œuvres les plus élégantes, les plus riches de la Renaissance française. Les plans en furent tracés par Philibert Delorme. Les sculptures sont dues aux maîtres les plus habiles de l'époque, à Pierre Bontemps, Germain Pilon, Ambroise Perret, Jacques Chantrel, Bastien Galles et Jean de Bourges. La plus grande part dans l'œuvre collective revient à P. Bontemps, qui sculpta trois des cinq statues dont l'attique du mausolée est couronné : ces figures, qui sont toutes les cinq agenouillées, sont celles de François Ier et de sa femme, Claude de France, et de leurs trois enfants, François duc de Bretagne, Charles, duc d'Orléans, et Charlotte de France. Des moulages de ces statues se voient au musée de Versailles. Les bas-reliefs qui ornent les faces du mausolée sont presque tous de la main de Bontemps : ils représentent les principaux épisodes de la vie de François Ier, la *Bataille de Marignan*, la *Bataille de Cérisoles*, etc. Ambroise Perret et Chantrel sont les auteurs des bas-reliefs représentant les quatre *Evangélistes*, et des ornements qui décorent la voûte du tombeau.

Le Louvre possède un buste en bronze de François Ier par Jean Cousin. A Versailles se voient une statue en marbre de ce prince, par M. Auguste Dumont, et un buste, par A. Valois. Au Salon de 1869 a figuré une belle statue en bronze du roi chevaleresque, exécutée par M. Cavelier pour la cour centrale de l'Hôtel de ville de Paris. Citons enfin le monument sculpté par M. Etex et inauguré à Cognac le 30 décembre 1864; un buste colossal, exécuté par de Bay père, pour la bibliothèque publique de Nantes; une statuette en bronze par M. L.-M. Moris (Salon de 1857), etc.

François Ier et la duchesse d'Etampes, tableau de Bonington, musée du Louvre. Au lieu du titre que nous venons de reproduire d'après le catalogue du musée, il serait plus juste de donner à la peinture de Bonington le titre suivant : *François Ier et Charles-Quint chez la duchesse d'Etampes*. Le sujet de cette composition est tiré des *Mémoires* de Scipion Dupleix. Cet écrivain raconte que François Ier, ayant présenté sa favorite à Charles-Quint, dit en riant à ce prince : « Mon frère, cette belle dame me conseille de vous obliger à détruire à Paris l'ouvrage de Madrid. » Ce à quoi l'empereur répondit : « Eh bien! si l'avis est bon, il faut le suivre. »

Bonington a représenté les deux souverains échangeant les paroles qu'on vient de lire. Ils sont debout, près du fauteuil où la belle duchesse est assise : François, montrant du doigt sa favorite, se tourne, moitié sérieux, moitié railleur, vers son *frère* Charles qui, la main renversée sur la hanche au-dessus de la poignée de sa dague, regarde la duchesse en souriant. Celle-ci, quelque peu interdite, caresse un lévrier pour se donner une contenance. La scène est bien indiquée, les attitudes et les expressions sont justes; mais ce qui fait surtout le mérite de ce tableau, c'est la vivacité de l'exécution, la richesse et l'harmonie de la couleur.

Cette composition a été gravée sur bois par M. Carbonneau, sur un dessin de M. Bocourt, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Un autre tableau de Bonington, qui a été gravé sur bois, dans le même recueil, par M. Chapon, représente *François Ier et Marguerite de Navarre*. Le roi, nonchalamment assis au coin d'un canapé, un bras appuyé sur le dossier, l'autre sur l'accoudoir, tient à la main l'instrument avec lequel il vient d'écrire sur le vitrail de la fenêtre la fameuse boutade rimée :

> Souvent femme varie,
> Bien fol est qui s'y fie.

Sa sœur Marguerite, debout près de lui et s'appuyant sur son épaule, se penche et rit en lisant ces vers. Devant le roi se tiennent deux chiens de chasse, dont l'un est couché et le regarde tandis que l'autre, debout, se laisse caresser par son maître. Les nobles animaux, eux, ne varient pas : ils sont d'une fidélité à toute épreuve. Ce tableau, aussi spirituel d'exécution que de composition, a fait partie des collections Brown, Paul Perrier, Delessert. La même scène a inspiré au peintre lyonnais Fleury Richard un tableau qui a été exposé au Salon de 1804 et qui a été gravé par Boucher-Desnoyer.

Decaisne a exposé, au Salon de 1831, un tableau représentant *François Ier à Madrid :* Marguerite cherche à adoucir l'ennui de son frère captif. A. Johannot a peint François Ier recevant la visite de Charles-Quint dans sa prison de Madrid. Cette peinture, exécutée pour le comte de Lariboisière et qui a figuré au Salon de 1834, a été ainsi appréciée par G. Planche : « La curiosité empreinte sur les visages espagnols, et mêlée d'une arrogante raillerie contre le vaincu, la consternation et la rage dessinées sur les visages français, font un heureux contraste. Mais peut-être y a-t-il, dans l'expression des physionomies, une intention trop arrêtée. Peut-être les attitudes sont-elles trop symétriquement disposées. Ici, l'art se nuit à lui-même à force de soin. C'est une composition très-habile et qui vaudrait mieux, je crois, si elle visait moins haut. » Ce tableau a été gravé par Kœnig.

Une estampe, gravée au XVIe siècle par Cuerenhert, d'après Martin Heemskerk, nous montre *François Ier fait prisonnier*. Une gravure de J.-M. Haas représente *François Ier se sauvant de la prison de Madrid*. L'*Entrevue de François Ier et de Henri VIII au Camp du drap d'or* a été peinte par Bergeret (Salon de 1808) et par Auguste Debay (musée de Versailles). Bergeret a représenté aussi François Ier écrivant des vers au bas du portrait d'Agnès Sorel (Salon de 1817). M. Comte (Salon de 1857) et M. Ender ont peint le même prince et la duchesse d'Etampes visitant l'atelier de Benvenuto Cellini : le tableau de M. Comte a été gravé par M. Rollet, celui de M. Ender, par M. J.-M.-A. Cornilliet (Salon de 1859). E. Fragonard a peint *François Ier armé chevalier par Bayard* (plafond d'une des salles du Louvre); Clément Boulanger, les *Adieux de François Ier à sa maîtresse* (Salon de 1831); H. Debon, *François Ier et la belle Ferronnière* (Salon de 1849); Lemonnier, *François Ier à Fontainebleau* (gravé par Jazet); Lecurieux, *François Ier au tombeau de Jean sans Peur* (musée de Dijon); A. Colin, *François Ier visitant les monuments de Nîmes* (Salon de 1836); Larivière et Dupré, l'*Entrevue de François Ier et de Clément VII* (musée de Versailles); E. Hammon, l'*Enfance de François Ier* (Salon de 1863);